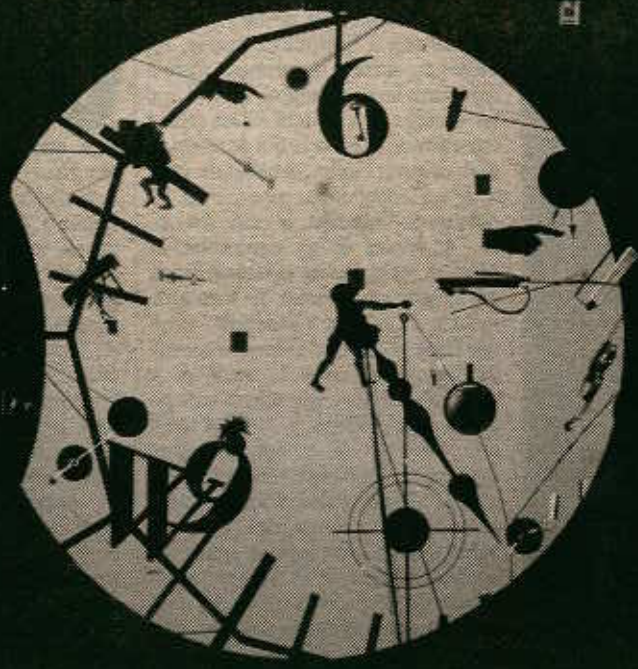


REVERIE

Un monde plein d'artifices

«Le Système du monde» est un spectacle sans texte ni acteurs, qui manipule les objets, les images et les sons dans un mélange de mythologie, de théâtre, de marionnettes et de cinématographe. Le pari est tenu.



L'homme invente le temps : rencontre d'une horloge, d'une girouette et d'un métronome.

Comment faire du théâtre sans acteurs ni texte? Jean-Pierre Larroche (scénographe), Michel Rostain (metteur en scène), Serge Durieux (compositeur-interprète) inventent une réponse collective dans le *Système du monde*, «spectacle musical de manipulations d'objets et d'images», sidéral et sidérant, présenté à la Grande Halle de la Villette jusqu'au 10 février.

Le dispositif : une «boîte» de quatre mètres sur quatre installée sur la scène. Sur le devant de cette boîte à malices, face au public, un cadre à hauteur et largeur modulables, et deux fenêtres latérales. Derrière, cinq manipulateurs.

Au commencement est l'Œil, énorme, primordial, dont la pupille tombe à terre avec un bruit de couvercle en plastique. Premières visions. Dans l'espace énucléé passe une lune tirée par deux chevaux, puis Phaéon aux rênes du char d'Hélios. Une main allume les premières étoiles sur fond de nuit, puis c'est le tour des constellations. Après la chute des dieux et demi-dieux —Phaéon éjecté de son char—, l'homme apparaît, pantin de bois grimant à l'échelle dans un jour de toile dorée. Et les animaux, arche grouillante de figurines criardes qui descend des cintres. L'homme invente le temps, le rythme et l'espace coordonné (rencontre d'une horloge, d'une girouette et d'un métronome). L'alphabet qui balbutie ses premiers mots. Les machines improbables à base de rouages, poulies et fils. L'électricité domestiquée.

Un parcours de l'imaginaire parmi d'autres. Car les séquences scénographiques du *Système du monde* ne racontent pas une histoire à proprement parler. Il s'agit plutôt d'une rêverie nourrie d'éléments cosmologiques et mythologiques, ou mieux, d'une «machine à fabriquer des significations», comme l'écrivait Cocteau à propos du

Testament d'Orphée.

Du théâtre? Les auteurs —qui avaient déjà réalisé un spectacle de ce type en 1988 avec *le Rébus malheureux*— y tiennent. «Nous ne voulons pas faire un théâtre d'images, mais un théâtre de forces libéré de la gangue psychologique», explique Michel Rostain. L'interprétation? «Elle tient dans les variations de temps et de tempo», dit Jean-Pierre Larroche. Et dans les gestes de mise en scène: trouver la manière dont une figurine descend, trouver le bon moment. Il y a aussi mille façons de manœuvrer un rideau.»

Plus précisément: «Du théâtre pour la musique», du nom de la structure créée en 1978 par Michel Rostain pour frotter l'art lyrique à d'autres genres (ce qui a donné: une tragédie musicale comique, un drame musical électronique, un fait divers lyrique, etc.). Car au même titre que les objets et les images, le spectacle manipule les matériaux sonores. Sur le devant de la scène, avec son violon néo-tzigane ou planant et ses synthétiseurs manipulés par ordinateur, Serge Durieux est le grand ordonnateur de la cosmogonie. Un violoniste miniature, debout sur le pôle d'une planète bleue, l'inscrit en abîme dans le spectacle qu'il dirige.

Cependant, au moins autant qu'au théâtre et aux marionnettes, le *Système du monde* nous invite au cinéma. Le cadre, bien sûr. Mais pas seulement: chemin faisant, le spectacle retrouve les inventions du cinématographe: la profondeur de champ, l'ouverture ou la fermeture à l'iris, le triple écran, le parlant (à l'état borborrygmal)... et même les sous-titres qui citent Bachelard: «L'œil d'un poète est un centre de lumière, le soleil d'un monde. On n'a jamais bien vu le monde si on n'a pas rêvé ce que l'on voyait.»

Et comme dans les films de Méliès ou de Cocteau, les artifices se donnent à voir pour ce qu'ils sont. Car le *Système du monde* est tout sauf un mirage

technologique. Ce qui domine, malgré les effets high-tech, c'est un artisanat qui laisse entendre les craquements de la machine. Les rideaux grincent. Une toile peinte tombe avec fracas. On aperçoit l'armature d'un montant ou l'ombre d'un manipulateur qui danse, l'espace d'une flamme, sur les murs de la caverne magique.

Le spectacle est terminé. Cinq paires de mains saluent au bas du cadre. Les grandes draperies tombent, qui cachaient la machinerie. Il est loisible à chacun d'aller explorer le mystère. De découvrir le miroir courbe, les chariots sur roulettes étagés en profondeur. Les marottes à tête de planète, les guirlandes de mobiles. L'Œil éteint, semblable à une grosse bouée, et les Butagaz qui allumaient les étoiles. Quitte à dissiper l'enchantement contre un peu de curiosité satisfaite.

Bernard CORTEGGIANI

Grande Halle de la Villette (42.49.77.22), 21 heures (dimanche 18 H) jusqu'au 10 février.

ATHÈNES
LOUIS JOUVET

RICHARD II
SHAKESPEARE

texte français
J.M. DEPRATS
mise en scène
ERIC SADIN

UNE FEMME
ANNIE ERNAUX

par
MICHELINE UZAN
© Gallimard

47.42.67.27